



Homosexualité et manga : *le yaoi*

Articles, entretiens, chroniques et manga

ÉditionsH

Éditorial

« Si tu ne trouves pas ce que tu cherches, fais-le ! » : c'est ce conseil, que je donnais déjà il y a quelques années sur le forum d'un site spécialisé dans les mangas, qui a été appliqué avec la collection *Manga 10 000 images*. Déplorer le manque d'articles de fond sur le manga est une chose mais ne rien faire pour que cela change ne permet pas de tenir longtemps une telle position.

Manga 10 000 images est donc une collection d'ouvrages à thème, en quelque sorte une revue d'étude sur la bande dessinée japonaise. À propos, pourquoi ce titre ? Il nous a semblé approprié de montrer dès le début que la diversité serait une de nos préoccupations principales, davantage que la notion de loisir. En jouant sur l'idéogramme « *man* » (10 000), nous reprenons l'idée du créateur du terme, Shôtarô Ishinomori, qui voulait montrer que la bande dessinée japonaise ne se limitait pas au *story manga* à la Tezuka, c'est-à-dire aux œuvres de divertissement à destination des enfants.

C'est dans le même état d'esprit que *Manga 10 000 images* va s'efforcer au fil des publications de montrer que le manga est bien plus diversifié que ce que l'on pourrait penser au premier abord. Quatre numéros sont déjà planifiés, à raison d'un tous les six mois, chacun sur un thème différent, avec des rédacteurs différents, spécialisés dans le domaine abordé afin de proposer des articles adaptés, notamment au lectorat concerné.

Ce premier numéro est consacré au *yaoi*, tandis que le prochain s'efforcera d'étudier certains aspects méconnus de l'œuvre d'Osamu Tezuka. En 2009, il est prévu de donner un aperçu de la diversité des mangas qui existent au Japon en étudiant les différentes facettes du manga au féminin puis du manga alternatif. Cependant, pourquoi avoir commencé par le *yaoi* ? À cela, nous répondons : « Pourquoi pas ? » Le *yaoi*, comme bien d'autres catégories de mangas, mérite tout autant qu'on y consacre une étude, voire plus étant donné son succès grandissant dans le monde entier.

Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une excellente lecture et à vous donner rendez-vous pour les prochaines publications de la collection.

Hervé Brient

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Une petite histoire du <i>yaoi</i> | 5 |
| Les éditeurs de <i>boys love</i> | 12 |
| Entretien avec Hisako Miyoshi | 17 |
| Le <i>yaoi</i> en francophonie | 20 |
| Les produits dérivés | 38 |
| Fiches auteurs | 47 |
| Pourquoi les filles aiment-elles le <i>yaoi</i> ? | 67 |
| Le coin des chroniques | 87 |
| Ces mangas qui se servent du <i>yaoi</i> pour doper leurs ventes | 112 |
| Le <i>yaoi</i> est-il gay ? | 133 |
| Glossaire | 145 |
| Entretien avec Benita | 147 |
| Manga : <i>Une fleur sauvage</i> | 192 |

Une petite histoire du *yaoi*

Lorsque Rakuten Kitazawa réalisa le premier véritable manga en 1905, il n’imaginait certainement pas tous les thèmes qui se retrouveraient traités par la suite par ce nouveau moyen d’expression. Il lui était impossible d’imaginer qu’un jour, le *yaoi* (« *boys love* » au Japon) deviendrait un genre à part entière. Pourtant, l’évolution du manga et de la société japonaise l’a rendu possible. Ainsi, nous nous attacherons dans ce texte à montrer ce que le terme de *yaoi* recouvre, comment il est né et comment il s’est développé.

Qu’est-ce que le *yaoi* ?

Avant de se pencher sur son histoire, il est nécessaire de définir le *yaoi*. Comme souvent dans le monde de la bande dessinée, la définition d’un terme ou d’un genre est variable selon la perception qu’en a la personne qui l’énonce. Il n’y a donc pas de définition officielle du terme « *yaoi* ». Le mot serait l’acronyme de « YamA nashi, Ochi nashi, Imi nashi », ce qui signifierait « pas de climax [dans la narration], pas de chute [au récit], pas de sens [à l’histoire] », montrant ainsi un bel esprit d’autodérision. En effet, raconter une histoire n’est pas vraiment le but des auteurs qui s’amuse à détourner leurs personnages de manga, d’animé ou de jeu vidéo préférés en les mettant dans des situations fantasmées.

Né dans le monde des *dôjinshi*, c’est-à-dire celui du fanzinat et de l’autopublication, le *yaoi* propose des histoires qui, pour la plupart, parodient les mangas à succès du moment en imaginant des relations homosexuelles plus ou moins explicites entre personnages de sexe masculin. Cela peut aller de la romance fleur bleue à la pornographie en passant par tous les stades de l’érotisme.

Le *yaoi* est réalisé par des femmes, souvent jeunes, et il s’adresse principalement à un lectorat féminin hétérosexuel. On devrait écarter de la définition les mangas gays, c’est-à-dire réalisés par des hommes à destination d’un lectorat masculin homosexuel. Cependant, les barrières entre le *yaoi* et le manga gay ne sont pas étanches au Japon. De nombreuses filles lisent des mangas gays, même pornographiques, et de plus en plus de garçons homosexuels lisent du *yaoi*. De ce fait, on ne peut donc pas totalement écarter le manga gay de cette étude.

Le terme est surtout utilisé en Occident car il a une signification plus restrictive au Japon. Au pays du Soleil-Levant, il désigne surtout les

productions plus ou moins amateurs qui sont vendues hors des circuits commerciaux de l'édition, que cela soit des mangas papier, des romans, des jeux vidéo et des animés relevant de cette thématique. Le terme consacré au Japon pour désigner ce type de manga chez les éditeurs commerciaux est celui de « *boys love* ».

En Europe (principalement en France, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, en Italie et en Espagne) ainsi qu'en Amérique du Nord, le *yaoi* recouvre tout support édité (mangas, animés, jeux vidéo, romans, etc.) mettant en scène des relations homosexuelles masculines explicites. Le terme « *shōnen ai* » est plutôt utilisé pour les amours seulement suggérées ou platoniques. Dans tous les cas, ce sont des œuvres éditées à destination d'un public féminin.

Naissance et développement du manga féminin

Revenons au début du xx^e siècle. Après être né dans des supports pour adultes (la presse, notamment satirique), le manga s'est développé dans les publications pour enfants, c'est-à-dire les magazines commercialisés à destination des garçons (les *shōnen*) et des filles (les *shōjo*). Ainsi, l'année 1920 est marquée par la création de deux magazines pour enfants contenant, parmi du rédactionnel, un peu de manga : il s'agit de *Shōnen Club* et de *Shōjo Club* publiés par les éditions Kōdansha. Durant l'après-guerre, Osamu Tezuka révolutionne le manga et instaure le « *story manga* », c'est-à-dire une bande dessinée humoristique à destination exclusive des enfants proposant une histoire développée sur de nombreuses pages au lieu de simples gags en une planche maximum.

Le premier *shōjo* relevant du *story manga* est *Princesse Saphir*, prépublié entre 1953 et 1958 dans le magazine *Shōjo Club*. Les femmes sont peu nombreuses à cette époque à faire du manga. Même lorsque les histoires s'adressent à des lectrices dans des magazines pour filles, ce sont des hommes qui les dessinent. Ce n'est que petit à petit que les femmes remplacent ces derniers, étant ainsi de moins en moins cantonnées à l'illustration. L'une des premières est Hideko Mizuno, issue du célèbre immeuble Tokiwa-sō, le studio de Tezuka. Elle débute en 1956 et sa série *Fire!*, parue entre 1969 et 1971, ouvre indirectement la voie au *yaoi* : c'est la



Princesse Saphir 1
d'Osamu Tezuka
© 1977 Tezuka Productions
© 2005 MC Productions

première série *shōjo* à succès avec un protagoniste masculin mais aussi celle qui met en scène la première relation sexuelle connue dans un *shōjo*.

À la fin des années 1960, les femmes, qui ont lu dans les années 1950 les *story manga* de Tezuka et d'autres auteurs masculins dont Tetsuya Chiba et Akira (Leiji) Matsumoto dans les magazines pour filles, sont de plus en plus nombreuses à devenir *mangaka*. Une génération d'auteurs féminins à succès apparaît dans le *shōjo*, notamment Riyoko Ikeda, Moto Hagio ou Yumiko Igarashi. L'arrivée du *gekiga* à la fin de la même décennie révolutionne la perception de la bande dessinée au Japon et donne naissance au manga pour jeunes adultes (le *seinen*). La recherche d'un certain réalisme dans les rapports humains permet aux relations sexuelles de faire une apparition de plus en plus fréquente en dehors des ouvrages érotiques ou pornographiques.

Le yaoi devient possible

Le développement commercial du manga dans les années 1970 rend possible l'apparition du *yaoi*. Les éditeurs développent de plus en plus de genres, ciblent de plus en plus de niches, y compris celle du sexe. De plus, une certaine libération des mœurs permet d'aborder certains sujets alors tabous dans les mangas pour enfants, notamment dans le *shōjo*. Durant les années 1970, plusieurs femmes *mangaka*, connues collectivement sous le nom de « groupe de l'année 24 » car elles sont nées à cette date (1949) de l'ère Shōwa (1926-1969), introduisent l'identité de genre et même la sexualité dans le manga pour filles. Surtout, elles créent des histoires d'amour entre garçons.

L'un des tout premiers est *Thomas no shinzō* de Moto Hagio qui paraît entre 1974 et 1975 (avec *Poe no ichizoku* paru entre 1972 et 1975, posant lui aussi les fondations du genre), tandis que *Kaze to ki no uta* de Keiko Takemiya, autre pionnière du *yaoi*, est publié entre 1976 et 1979 (sans oublier *Natsu e no tobira*, sorti en 1975). Le succès est au rendez-vous et un certain nombre d'histoires plus ou moins influencées par ces deux œuvres paraissent dans différents magazines *shōjo*. Le genre, que l'on nomme alors *shōnen ai*, est dominé par des histoires qui mettent l'accent sur l'esthétisme des personnages et la tragédie de leur relation homosexuelle. Une



Thomas no shinzō 1
de Moto Hagio
© 1973 Shōgakusan Inc.

Les éditeurs de *boys love*

Si, en France, les mangas qu'on appelle communément *yaoi* restent minoritaires, le Japon recèle beaucoup d'éditeurs plus ou moins spécialisés dans le genre, proposant de très nombreux magazines *boys love* pour les jeunes femmes rêvant d'histoires d'amour entre hommes plus ou moins explicites. Voici donc un rapide tour d'horizon de quelques éditeurs et de leurs magazines respectifs.

Magazine Magazine

L'éditeur Magazine Magazine, appartenant à Sun Publishing, est le premier à avoir proposé des mangas *boys love* au Japon par l'intermédiaire de son magazine *June*, lancé en octobre 1978. De nombreuses *mangaka* y ont publié, comme Akimi Yoshida, connue en France pour son manga *Banana fish*. Le bimestriel *Comic June*, toujours en cours aujourd'hui, est d'ailleurs un dérivé du titre originel.

L'éditeur possède d'autres magazines *yaoi* : le *Boys Pierce* (mensuel puis bimestriel, plutôt *hot*) depuis 1997, le *Game Pierce* (lancé en février 2002 puis renommé en *Comic Game Pierce*), le *Boy's Love* (bimestriel lancé en août 2004) et le *Koi June* (lancé en avril 2006, à parution irrégulière, environ deux ou trois numéros par an).

Suite au succès du magazine du même nom, le terme « *june* » est devenu synonyme d'amours homosexuelles masculines pas trop explicites avant de se voir préférer le terme « *boys love* ».

À côté de ça, Magazine Magazine propose également des magazines à destination d'un public masculin avec des histoires *hentai*.

Biblos et Libre Publishing

En 1988 est créé Seiji Biblos, éditeur qui devient une des références du *boys love* au Japon. De nombreux auteurs s'y expriment, notamment dans les magazines *BE×BOY* (mensuel, né en mars 1993), *Be-Boy Gold* (bimestriel, un peu plus explicite que le premier, proposant notamment des histoires autoconclusives) et *Junk! Boy* (semestriel). Le magazine *Zero* (semestriel), quant à lui, propose plutôt des histoires fantastiques ou de science-fiction avec simplement quelques sous-entendus. Cependant, il ne publie que des auteurs de *yaoi*.



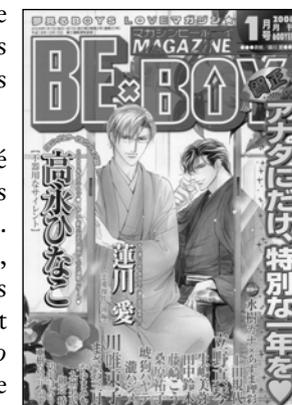
B-Boy Zips 31
© 2002 Biblos Co.

On trouve également des anthologies telles que *B-Boy Zips* et *B-Boy LUV*, bimestrielles. Il y a enfin des magazines dédiés aux romans comme *Shôsetsu BE×BOY* (mensuel) et *Shôsetsu BEaST* (trimestriel, au contenu plus explicite). De nombreuses auteurs *yaoi* sont ainsi également illustratrices de romans.

Parmi les auteurs que l'on connaît en France, quelques-unes ont été publiées chez Biblos. You Higuri, qu'on connaît pour *Ludwig II* ou *Cantarella*, y a sorti *Gakuen Heaven* (édité chez Tonkam). Setona Mizushiro, avant de se lancer dans les *shôjo* ou les *josei* qu'on découvre aujourd'hui chez Asuka, y a proposé plusieurs *yaoi*, dont son premier volume relié, *Sleeping Beauty*. De même, Fumi Yoshinaga, découverte en France chez Sakka avec *All my Darling Daughters*, ou encore Sanami Mato (Fake) et évidemment Kazuma Kodaka (*Kizuna*) ont publié des œuvres chez Biblos. Et si on ne connaît pas (encore ?) la *mangaka* Ayano Yamane en France, elle est en tout cas connue parmi les fans du genre notamment grâce à *Finder Series* (plus connu sous le titre de *Viewfinder*), prépublié dans le *Be-Boy Gold*.

Tout ce petit monde se trouve bouleversé en avril 2006 quand Biblos annonce sa mise en faillite. En effet, un mois plus tôt, le mouvement est enclenché par l'éditeur Hekitensha, criblé de dettes, entraînant alors une réaction en chaîne qui ne manque pas de toucher sa filiale Biblos. Il faut alors attendre quelques mois avant de savoir comment les séries en cours et leurs auteurs peuvent reprendre le cours de leurs publications...

Finalement, courant 2006, Biblos est racheté par le groupe Animate et change alors de nom pour devenir Libre Publishing. Certains magazines sont repris à l'identique, comme le *BE×BOY*, le *Be-Boy Gold*, tandis que d'autres comme le *Junk! Boy* mettent beaucoup plus de temps à réapparaître (*Zero* doit ressortir fin mai 2008 sous le nom de *Kurofune Zero*). L'anthologie *B-Boy LUV* devient le *B-Boy Phoenix* (bimestriel). Les



BE×BOY 1-2008
© 2007 Libre Publishing Co.

Le yaoi en francophonie

La représentation de l'homosexualité dans les mangas est principalement d'expression féminine et à destination d'un public similaire puisqu'elle est surtout présente dans les œuvres relevant du *shôjo* ou du *josei*. Importante consommatrice de mangas, la francophonie explore-t-elle pour autant toute la palette des genres ? Peut-on imaginer des mangas avec des homosexuels en français ? Eh oui, ma bonne dame, à bien y regarder !

I - Les années 1990 : les initiatrices du genre

En francophonie, le studio féminin Clamp et Minami Ôzaki initient les premières générations de fans de mangas francophones aux romances masculines et ce, dès le milieu des années 1990.

Clamp ou l'art de la subtilité

En 1996 et 1997, les éditions Tonkam publient *Tokyo Babylon* et *Rg Veda* des Clamp. Les deux œuvres deviennent très rapidement cultes. Elles sont considérées à l'heure actuelle comme faisant partie des meilleurs titres du studio, tant par leur richesse scénaristique que par les amitiés particulières rarement abordées en bande dessinée franco-belge, surtout avec un tel naturel. La marque de fabrique des Clamp, concernant les romances masculines, peut se résumer à ceci : positions équivoques et sous-entendus (« cette personne est spéciale », baisers indirects, jeux de regards, etc.). Il faut ainsi lire entre les lignes.

Tout d'abord, *Tokyo Babylon*, dont la première traduction est négligée (heureusement que la réédition propose une nouvelle adaptation française) puisqu'elle confond même « promesse » et « pari », met en avant une romance entre deux hommes. Seishirô, un prétendu gentil vétérinaire qui cache ses activités d'assassin sous le nom de Sakurazukamori, fait des avances claires et constantes à Subaru, un adolescent médium. Si ce dernier prend cela pour une grosse farce, les différentes attentions dont il fait



Tokyo Babylon 4
de Clamp
© 1992 Clamp / Shinshokan Co.
© 2003 Éditions Tonkam



Rg Veda 1
de Clamp
© 1990 Clamp / Shinshokan Co.
© 1999 Éditions Tonkam

l'objet finissent par le toucher et lui faire éprouver des sentiments au-delà de la simple amitié. Les étreintes et caresses volées de Seishirô induisent en erreur aussi bien les personnages que les lecteurs sur ses motivations véritables et l'histoire se développe jusqu'à conclure sur une fin ouverte.

Avant tout, *Tokyo Babylon* consacre à jamais le couple Seishirô/Subaru comme l'un des plus beaux et tragiques, mêlant romance, trahison et sadisme. Les personnages de la série prennent part à l'histoire du manga *X* qui peut être alors vu comme un *spin-off* où la relation de Seishirô et de Subaru atteint son apogée. *X* contient également des éléments « yaoisants » dans la relation des héros Kamui et Fûma. Ce dernier, autrefois ami intime de Kamui, est à présent son adversaire et leurs combats se teintent toujours d'une certaine dose de sado-masochisme. Par exemple, une scène montre un Fûma littéralement vautré sur un Kamui passif et lui mordant le cou ou léchant ses larmes.

Ensuite, le *shôjo Rg Veda* (prononcer « Rig Vêda ») s'inspire de personnages de textes sacrés hindouistes. C'est une passionnante fresque épique et tragique où les amours masculines et féminines tiennent une place non négligeable. À l'aube de la création du monde, Taishakuten (Indra dans la religion hindoue) a tué l'empereur du Ciel le roi Ashura-ô, et a instauré un règne de chaos. Une prophétie annonce que le roi Yasha-ô retrouvera l'enfant des Ashura et les six étoiles (guerriers) se réuniront et deviendront les destructeurs du Ciel. Alors que tous y voient une prophétie favorable au Ciel, il n'en est rien. Les six compagnons ne renversent pas le règne de Taishakuten mais contribuent à la destruction du monde. Yasha-ô et Ashura, encore sous sa forme enfantine, sont unis par une affection proche de celle reliant un père et son fils mais elle mue bien vite en un amour véritable. Devenu un adulte fou, Ashura commence à détruire le monde. Malgré cela, Yasha-ô veut rester auprès de lui.

Plus que le rapport entre Yasha-ô et Ashura, c'est la véritable nature de la relation entre le « tyran sanguinaire » Taishakuten et le roi Ashura-ô, présenté comme la victime durant toute la série, qui se révèle être le point fort de la série. Ashura-ô cherche à contrer la destinée tragique de

Les produits dérivés

Un produit dérivé, souvent aussi appelé « *goodie* » – un mot purement « *franglais* » dans ce type d'usage même si les définitions de ces deux termes ne se recouvrent pas totalement –, est l'adaptation d'une œuvre, soit sur un autre média (film, série d'animation, roman, etc.), soit en tant qu'objet (jouets, figurines, cartes, porte-clefs, etc.). Afin de les produire, un fabricant doit acquérir les droits d'adaptation de l'œuvre auprès des ayants droit (l'auteur ou son éditeur). Dans le cas contraire, le produit est illégal et l'on parle alors de contrefaçon.

De l'art d'engranger de l'argent

Les spécialistes du marketing l'ont compris depuis longtemps : lorsqu'une œuvre acquiert une certaine notoriété, il ne faut pas hésiter à l'exploiter pour s'enrichir. Pour cela, quoi de mieux que de créer des *goodies* afin de profiter de l'engouement des fans ? Ainsi, la plupart des mangas à succès connaissent des déclinaisons sous forme d'animés, de *drama*, de CD *drama*, de figurines, de jeux vidéo ou de jouets mais aussi d'objets de papeterie. La popularité d'une série va alors souvent de pair avec le nombre de *goodies* fondés sur celle-ci.

En plus d'être un revenu pour les fabricants et les ayants droit, le produit dérivé peut aussi servir d'outil de promotion pour l'œuvre elle-même. Par exemple, au Japon, le succès du jeu vidéo *Pokemon* n'aurait peut-être pas été le même sans ses multiples extensions : Nintendo a su planifier la sortie d'adaptations de *Pokemon* en parallèle à celle du jeu, telles que des mangas, des animés et des jeux de cartes. Plus récemment, un rapport du JETRO, une organisation du gouvernement japonais qui a pour but de promouvoir les exportations nipponnes, a estimé que l'adaptation du manga *Dragon Zakura* de Norifusa Mita (série en vingt et un volumes prépubliés entre 2003 et 2007 dans le magazine *Morning* des éditions Kôdansha) sur plusieurs médias avait contribué à accroître le succès du titre et à attirer l'attention du public dans le reste de l'Asie.

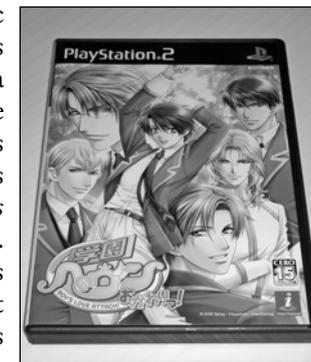
On peut observer la même stratégie avec le jeu *yaoi Gakuen Heaven* de You Higuri, décliné en version *soft* pour élargir son public mais aussi en manga et en série d'animation. Dans le cas des mangas, il est courant de voir un animé produit avant même la fin de la série. Celui-ci laisse souvent le téléspectateur sur sa faim avec une conclusion ouverte ou une histoire trop vite expédiée, ce qui peut le pousser à acheter l'œuvre

originelle. C'est, par exemple, le cas pour *Loveless* de Yun Kouga ou *Haru wo daite ita* de Yôka Nitta.

L'évolution du marché

À première vue, le produit dérivé devrait cibler le jeune public, plus apte à vouloir acheter un jouet à l'effigie de son héros qu'un adulte. C'est ainsi qu'en Occident comme au Japon naissent de nombreuses œuvres « pour enfants » uniquement calibrées dans le but de vendre toutes sortes de produits dérivés. Toutefois, depuis quelques années, avec le vieillissement de la population japonaise, les fabricants ont dû se tourner vers un public plus âgé, allant des simples amateurs aux *otaku*.

Cela est particulièrement visible dans le domaine du jouet. Les enfants, dont la population est en diminution, perdent de plus en plus d'intérêt pour ceux-ci au profit des jeux vidéo. Pour compenser cela, le produit dérivé pour adolescents et adultes est en plein développement. Cependant, le type d'objet recherché n'est pas forcément le même. Les consommateurs plus âgés ne voulant pas de jouets, les figurines de collection se sont donc développées, avec une prédominance d'héroïnes aux formes généreuses et de robots à monter et à peindre. De même, toujours dans le but de conserver ou d'accroître leurs revenus, les entreprises s'intéressent aussi aux jeunes femmes. Alors, il faut fabriquer des *goodies* à partir des licences qu'elles plébiscitent. Le *yaoi* étant en pleine expansion depuis les années 1990, il n'y a rien de surprenant à voir apparaître des jeux vidéo, des objets et des adaptations comme les animés autour de séries à succès telles que *Gakuen Heaven*.



Gakuen Heaven sur PS2
© 2006 You Higuri / Spray /
Libre Publishing Co.

Si en France le *yaoi* est encore considéré comme un marché de niche sans grande importance, il n'en va pas de même dans son pays d'origine, ce qui a permis à de nombreux produits dérivés d'apparaître. Or, le chiffre d'affaires des entreprises japonaises dépend de plus en plus de l'exportation. Avec l'attrait des Occidentaux pour le manga et l'animation japonaise, elles trouvent de nouveaux débouchés en dehors des pays asiatiques, composés principalement de la Corée et de Taiwan. Une notion est même apparue pour définir ce phénomène : on parle de « *soft power* » japonais. En France, la vente de ces objets ne se limite

Setona Mizushiro

Née en 1971, Setona Mizushiro débute comme dessinatrice en 1985 en réalisant des *dôjinshi*. Entrée à l'université en 1990, elle se détache de cette activité, notamment par manque de temps, avant d'y revenir par le biais du *yaoi*.

Elle passe professionnelle en 1993 en publiant une nouvelle dans le magazine *Petit Comic* de Shôgakukan tout en sortant en parallèle de nombreux *yaoi* pour les éditions Hôbunsha et Biblos (notamment une partie de ses *dôjinshi*). *1999-nen shichi no gatsu* – *Shanghai* est sa première grande réussite. Ce *yaoi* narre la rencontre dramatique entre deux garçons, l'un des deux étant le fils d'un baron de la drogue. Setona Mizushiro continue en même temps à publier des nouvelles et des histoires courtes en un ou deux volumes se rattachant au *shôjo* pour Shôgakukan.

Sa carrière prend ensuite une autre dimension, notamment avec *Diamond Head*, une série qui commence sur le mode comique avant de prendre une tournure dramatique. Cependant, c'est avec *X-Day*, publié en 2002 chez l'éditeur Akita Shoten, qu'elle se fait connaître en Occident avec des adaptations en anglais, en français, en allemand et en italien.

Dernièrement, *L'Infirmier après les cours* s'est achevé avec la sortie du dixième volume. L'auteur vient de débiter deux nouvelles séries : *Shitsuren Chocolatier* dans le magazine *Flowers* de Shôgakukan et *Kuro bara Alice* dans le mensuel *Princess* d'Akita Shoten, mais aucun volume relié de l'une ou de l'autre n'est encore sorti.

Bibliographie :

- *Sleeping Beauty* (Biblos, 1994)
- *Violonist* (Biblos, 1994)
- *Itsuka suki da to itte* (Hôbunsha, 1995)
- *1999-nen shichi no gatsu* – *Shanghai* (Hôbunsha, quatre tomes entre 1995 et 1998)
- *Mister Mermaid* (Biblos, 1996)
- *Dôsei ai* (Biblos, 1996)
- *Hyakuman dollars no onna* (Shôgakukan, 1997)
- *Futari no tame ni sekai wa aru no* (Shôgakukan, 1997)



L'Infirmier après les cours 8
de Setona Mizushiro
© 2007 Setona Mizushiro / Akita Shoten
© 2007 Éditions Asuka

- *Soko wa nemuri no mori* (Shôgakukan, 1998)
- *Automatic Angel* (Shôgakukan, deux tomes en 1999 et 2000)
- *Shôjo ningyô* (Shôgakukan, 1999)
- *Allegro agitato* (Shôgakukan, deux tomes en 2000)
- *TWINS* (Shôgakukan, 2000)
- *Diamond Head* (Shôgakukan, cinq tomes entre 2001 et 2004, en français chez Asuka)
- *Maison de Beauties* (Shôgakukan, trois tomes en 2001 et 2002)
- *X-day* (Akita Shoten, deux tomes entre 2002 et 2003, en français chez Asuka)
- *S* (Akita Shoten, trois volumes en 2003 et 2004, en français chez Asuka)
- *Shokubutsu zukan* (Daitosha, 2004)
- *L'Infirmier après les cours* (Akita Shoten, dix tomes entre 2004 et 2008, en français chez Asuka)
- *Le Jeu du chat et de la souris* (Shôgakukan, 2006, en français chez Asuka)

HB

L'Infirmier après les cours

Après le mal de vivre en société, sujet abordé frontalement par *X-Day*, Setona Mizushiro traite dans son dernier *shôjo* de nombreux thèmes dont ceux de l'altérité et de la confusion des genres avec *L'Infirmier après les cours*.

La noirceur de certains problèmes mis en scène comme ceux du questionnement sur la féminité et son corrolaire, la masculinité, mais aussi sur l'amour, l'inceste, l'abus sexuel sur les enfants, etc. nous ramène aux sources du *boys love*, c'est-à-dire aux premières histoires *shônens ai* de Moto Hagio et de Keiko Takemiya.

Il en ressort une œuvre particulièrement marquante qui place déjà son auteur au panthéon du manga.

qu'un peu trop téméraire. Enfin, Feilong, au physique faussement androgyne, tient à la fois les rôles d'*uke* et de *seme*, ce qui reste rare dans un genre où les relations sont très codifiées, où les rôles restent inchangés d'un bout à l'autre de l'histoire.

Si l'on ajoute à cela un graphisme élégant et un humour inattendu, il n'est pas étonnant qu'Ayano Yamane plaise à autant de lecteurs de *yaoi*, en dépit du contenu parfois immoral de ses mangas.

Bibliographie :

- *Finder Series* (Biblos puis Libre, série en cours, quatre tomes depuis 2002)
- *Ikoku irokoi romantán* (Core Magazine, 2003)
- *Crimson Spell* (Tokuma Shoten, série en cours, deux tomes depuis 2005)

KM

Pourquoi les filles aiment-elles le yaoi ?

Cette question, nombre de fans de mangas qui ne lisent pas de *yaoi* se la posent. Néanmoins, il faudrait lui opposer la suivante : pourquoi se pose-t-on la question du pourquoi ? Pourquoi demande-t-on aux fans de *yaoi* de justifier leur passion, mais pas aux fans de *shōnen* sportifs par exemple ? Pourquoi ce qui est évident pour les uns ne l'est pas pour les autres ? Pourquoi cette curiosité, au mieux, et, au pire, pourquoi ce mépris ? En réalité, derrière cette interrogation se dessine la question : « Comment peuvent-elles aimer le *yaoi* ? »

C'est avec une certaine perplexité ou une certaine incrédulité (voire une incompréhension totale) que les non-initiés cherchent à saisir l'attrait de ce genre issu du *shōjo* qui narre des histoires d'amour érotiques entre hommes, souvent raccourci en « mangas de cul entre mecs efféminés pour filles hétéros frustrées » par ses détracteurs. Le plus étrange étant qu'eux-mêmes ont rarement lu ou même ouvert un *yaoi* (certes, leur accès en français reste limité, peu d'éditeurs s'étant lancés dans l'acquisition de quelques rares titres *yaoi*, mais le *scantrad* s'est rapidement développé depuis cinq ans), braqués sur leurs idées reçues nées de l'ignorance, d'autant plus persistantes qu'ils n'osent ou ne veulent pas aller les confronter à la lecture.

Ces préjugés sont-ils fondés ? Qu'est-ce que le *yaoi* en fin de compte, et pourquoi est-il attrayant, plus particulièrement pour des jeunes filles ? Le genre se résume-t-il au sexe ? Et au-delà de son attrait aux yeux des lectrices, comment expliquer les réactions qu'il suscite dans le reste de la communauté manga ? En fin de compte, qu'est-ce qui fait que le *yaoi* dérange ?

Aux origines

Ce qui frappe d'emblée lorsque l'on ouvre n'importe quel magazine dédié au *boys love*, c'est la grande variété de styles graphiques représentés. Là où les prépublications *shōjo* présentent des jeunes auteurs au dessin quasi uniforme tout du long (souvent recrutées par le biais de concours propres à chaque revue et donc formées au style maison, ou même passées par la case assistante de *mangaka*), le trait et le *design* des

Love Me Tender

de Kiki

Éditeur VF : Taifu Comics depuis 2006

Éditeur VO : Gentôsha depuis 2002

Série en cours, *yaoi* prépublié dans le magazine *Rutile*

4 volumes sur 4 parus en français

Sae Yoshioka est un jeune mannequin qui commence à avoir un certain succès professionnel. Il fait souvent équipe avec son colocataire, Kazuki Chiba, avec lequel il s'entend très bien. Or, suite à une certaine légèreté de ce dernier, ils sont tous deux chassés de leur appartement. À la recherche d'un nouveau logement, Sae tombe sur ce qu'il pense être une superbe jeune fille, Naoyuki Kawashima qui lui propose une colocation. Cependant, il ne risque pas d'y avoir de problème de cohabitation puisque cette Naoyuki se révèle être aussi un garçon, mais qui préfère simplement les vêtements féminins.

À peine installé, Sae propose à son collègue Kazuki de louer la dernière chambre disponible, ce que Nao accepte de suite, avant de voir qu'il s'agit d'un ancien camarade fort détesté : il expulse alors Sae et Kazuki de son appartement. Ceux-ci, à nouveau sans toit, essayent alors de faire changer d'avis Nao. Heureusement pour eux, certaines circonstances leur permettent de revenir chez celui-ci. C'est ainsi que commence une vie à trois qui se complique rapidement lorsque Nao trouve un travail dans un bar tenu par une connaissance très proche de Sae.

La lecture de *Love Me Tender* est un véritable plaisir. Sur une base assez classique reposant sur le travestissement d'un des protagonistes, Kiki, la *mangaka*, nous propose des personnages immédiatement attachants, un humour omniprésent aussi bien dans les situations que les dialogues, des triangles amoureux plus invraisemblables les uns que les autres, de nombreux rebondissements donnant un récit très dynamique.

En ne se prenant pas un seul instant au sérieux, l'auteur dégage de l'ensemble une impression de légèreté envoûtante. On apprécie aussi le côté *queer* de la série, l'hétérocentrisme y étant brocardé de façon très drôle par le naturel des dialogues et les situations jamais dramatisées. Le tout est mis en valeur par une édition française tout à fait réussie qui rend hommage au dessin épuré de l'auteur.



Love Me Tender 3

de Kiki

© 2005 Kiki / Gentôsha Comics Inc.

© 2007 Taifu Comics



Love Me Tender

by Kiki

© 2005 Kiki / Gentôsha Comics Inc.

Les questions de l'homosexualité et de la représentation des genres sont traitées de façon décomplexée. Toutefois, on peut se sentir un peu gêné par certaines réflexions de Kazuki dans le volume trois. Par exemple, il se trouve pervers d'aimer Sae lorsque celui-ci s'habille en fille. Mais, si on analyse un peu ce comportement, on s'aperçoit que l'auteur joue finement sur ce point, en mettant le lecteur dans la situation de comprendre que la perversité existe surtout dans son propre esprit du fait du tabou de l'homosexualité. Ainsi, les relations amoureuses se créent sans distinction réelle de sexe ou de représentation du genre, pour notre plus grand bonheur.

La série propose quelque chose de nouveau dans le paysage du manga francophone, prouvant qu'il est encore possible de nous faire découvrir des perles, bien éloignées des séries très formatées qui se multiplient ces derniers temps. De même, il est fort appréciable d'être assez loin des schémas habituels rencontrés dans le *yaoi*, genre dont fait pourtant partie *Love Me Tender* par sa prépublication dans le magazine *Rutile* des éditions Gentôsha.

HB

Ces mangas qui se servent du yaoi pour doper leurs ventes

S'il s'agit d'une niche de lecteurs dans les pays occidentaux, le *boys love* représente au Japon un marché non-négligeable où chacun cherche à avoir sa part du gâteau. Pourtant, tous ne semblent pas assumer cette posture et certains acteurs du marché tentent d'en profiter discrètement pour engranger les bénéfices sans trop se mouiller. Qui ? Pourquoi ? Et comment ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer ici. Enfin, nous verrons si ces stratégies sont efficaces, viables et si elles ne risquent pas, à terme, de se retourner contre les éditeurs...

I - Œuvres originales et fanzines : peuvent-ils vivre ensemble ?

Le fanzinat nippon ne date pas d'hier mais ce n'est qu'à la fin des années 1970, avec la création du Comic Market (Comicket), que le *dôjinshi* a pris son essor, évoluant au fil des ans pour se diviser en quatre catégories distinctes : la parodie (au sens comique) et le détournement d'œuvres préexistantes, les créations originales, l'érotisme et le « porno hétéro » et pour finir, le *yaoi*. Le Comicket est le lieu de pèlerinage où tous les fans japonais d'animation, de mangas et de jeux vidéo se retrouvent en masse deux fois par an (en août et décembre) afin de célébrer leur passion. Quatre cent mille visiteurs arpentent ainsi trente mille stands professionnels et amateurs pendant trois jours pour profiter des deux activités principales du salon : les *dôjinshi* et le *cosplay*.

Revenons aux fanzines. Mi-décembre, l'institut de sondages Media Create a communiqué les chiffres du marché des *otaku* avec, pour 2007, un chiffre d'affaires qui s'élèverait à 1,14 milliard d'euros répartis de la façon suivante :

- DVD/CD (animés) : 208 millions d'euros (18,2 %) ;
- publications diverses : 248 millions d'euros (21,8 %) ;
- jeux : 343 millions d'euros (30 %) ;
- figurines et produits dérivés : 172 millions d'euros (15,1 %) ;
- *dôjinshi* : 169 millions d'euros (14,9 %).

Autant dire qu'avec de tels chiffres, le marché du fanzinat a beau n'être qu'amateur, il représente un segment commercial non-négligeable pour l'industrie. Ce n'est pas pour rien qu'il attire bon nombre de professionnels des deux côtés de la barrière, certains gagnant plus en dessinant et en vendant des *dôjinshi* en deux week-ends qu'en travaillant une année pour un éditeur. Aujourd'hui, l'offre et la demande sont telles que le Comicket est obligé de séparer les journées du festival par thème afin de satisfaire tout le monde.

Souvenirs

Le premier manga à avoir bénéficié très largement de parodies *yaoi* fut incontestablement *Captain Tsubasa*. Néanmoins, ce n'est qu'avec l'avènement du dessin animé des *Chevaliers du zodiaque* (*Saint Seiya*, en VO), quelques années après, que le phénomène explosa et que les gens prirent conscience de ce qui se passait. Cet animé, adapté du manga éponyme de Masami Kurumada, a été un véritable succès planétaire grâce au *design* de Shingo Araki (connu chez nous pour son travail sur *Goldorak*, *Ulysse 31*, *Yû-Gi-Oh...*) qui a su donner figure humaine aux personnages trapus de Kurumada. Outre son style peu glamour¹, Kurumada souffre également d'avoir une palette graphique limitée : tous ses personnages se ressemblent (ou presque) et sont généralement représentés de trois-quarts. Comme à toute chose malheur est bon, ce défaut a obligé le dessinateur à travailler davantage la personnalité de son groupe de cinq héros pour que chacun soit immédiatement identifiable grâce à son caractère. Si chaque individu a une personnalité bien marquée, seuls trois d'entre eux sortent vraiment du lot. Seyar, parce qu'il était le héros. Ikki, pour son charisme, son côté poseur et son caractère indomptable. Enfin, Shun, le chevalier d'Andromède. Véritable caricature ambulante, ce personnage était le plus fragile et sensible, avait les traits fins, les cheveux longs, des yeux de biche et la seule armure féminine du groupe (avec un beau 95B en guise de plastron dans la version animée), là où tous les autres combattaient sous la constellation d'un animal. On se souvient d'ailleurs avec amusement des premiers épisodes en français où Shun était doublé par une femme.



Shun de la série *Saint Seiya*

© 2006 Bandai
Photo : PAE

Le yaoi est-il gay ?

Pour le lecteur occidental, la première rencontre avec le *yaoi* suscite de manière quasi systématique plusieurs interrogations. La principale vient des caractéristiques du genre : le public, ainsi que les auteurs, sont dans leur très grande majorité des personnes de sexe féminin, alors que les personnages principaux ainsi que les intrigues se concentrent sur des hommes homosexuels. Passé ce premier choc, il faut encore prendre en compte l'omniprésence de relations sexuelles explicites qui font au premier abord du *yaoi* un genre proche de la pornographie.

Pour comprendre ces interrogations, il faut bien voir que le *yaoi* remet en cause un certain nombre de nos idées relatives à la sexualité, acquises pour la plupart de façon inconsciente. Si, en effet, il est commun de considérer le lesbianisme comme un fantasme classique de l'homme hétérosexuel, il viendrait sans doute à l'idée de peu d'entre nous d'effectuer envers les femmes une réflexion similaire aboutissant à un constat implacable : elles fantasmeraient aussi sur les relations homosexuelles masculines.

L'étude des rapports entre la conception occidentale de l'homosexualité et de la sexualité en général et celle véhiculée par le *yaoi* permet de nous interroger sur notre perception inconsciente du phénomène sexuel tout en réalisant qu'il se focalise sur le modèle hétérosexuel. Cela dit, affirmer que l'existence du *yaoi* fait du Japon un paradis sans a priori à propos de l'orientation sexuelle serait aller beaucoup trop loin.

Si, en effet, la tradition historique japonaise semble tolérante et libérale (I), l'occidentalisation des mentalités issue de l'ouverture à l'étranger lors de la Restauration de Meiji a mené à une certaine uniformisation des mentalités (II). C'est d'ailleurs dans cet environnement d'intolérance que le *yaoi* naît en tant que genre à part entière (III) et se développe au point qu'une cassure profonde commence à apparaître entre un genre littéraire plus ou moins fantasmé et la réalité d'un mouvement homosexuel japonais plein de revendications (IV). Les questionnements et autres interrogations semblent avoir aujourd'hui disparu au profit d'un certain pragmatisme proche de viles considérations mercantiles (V).

I – Une tradition historique

Les termes utilisés dans la tradition historique japonaise pour désigner l'affection entre personnes de sexe masculin sont relativement

nombreux. Il est possible de les regrouper sous deux vocables principaux : « *danshoku* » et « *nanshoku* », littéralement la « couleur de l'homme », le *kanji* signifiant couleur étant fréquemment utilisé dans la langue japonaise pour signifier l'érotisme ou les relations charnelles. Ils renvoient à la dimension physique du phénomène mais aussi à une autre série de termes à connotation plus philosophique et spirituelle : « *nyakudô* », la Voie de la jeunesse, de la fraîcheur, mais aussi « *shudô* » ou « *wakashudô* », la Voie de l'éphèbe, des jeunes – le « *dô* », littéralement « la Voie », est le caractère utilisé dans de nombreux arts japonais, comme le « *sadô* », la Voie du thé, « *kyûdô* », la Voie de l'arc, etc., ce qui renvoie à de véritables préceptes menant à une illumination de type spirituel.

Les relations homosexuelles sont après le x^e siècle particulièrement présentes au sein des monastères bouddhiques et l'inconscient collectif nippon continue d'ailleurs de véhiculer cette image. La tradition considère que c'est le bonze Kûkai, une des figures majeures du bouddhisme japonais, qui introduit les pratiques homosexuelles au Japon après son voyage en Chine où elles sont coutumières. Cependant, les premières véritables traces écrites des mœurs japonaises relatives à l'homosexualité remontent principalement au début du xvii^e siècle. Ainsi, dans les œuvres de Kigin Kitamura (connu également pour être l'un des maîtres de Bashô, poète japonais fort célèbre pour ses poèmes courts rebaptisés haikus après sa mort), notamment dans son anthologie *Iwa tsutsuji* (*Les azalées de roche*), on retrouve de nombreux poèmes traitant des amours homosexuelles. L'objectif de cet ouvrage est, d'ailleurs, d'illustrer les formes de l'amour masculin en tant que modèles comportementaux devant inspirer les lecteurs, ceci passant par exemple par une compilation de récits montrant une vision idéalisée des relations entre hommes et notamment entre hommes âgés et plus jeunes.

Iwa tsutsuji, qui fut très populaire durant le shogunat des Tokugawa (1603 - 1868), n'est cependant pas l'unique exemple littéraire. Certaines œuvres du romancier Saikaku Ihara ainsi que du dramaturge Chikamatsu (souvent comparé à Shakespeare pour la qualité et la popularité de ses écrits), accordent également une grande importance à la description de ce type de relations amoureuses.

Les relations homosexuelles sont alors très formalisées et s'inscrivent dans le système féodal, ou tout du moins hiérarchique, en place à l'intérieur des différentes strates de la société japonaise de l'époque. Au sein des communautés bouddhiques, les jeunes novices, comme l'illustre

Manga : Bande dessinée japonaise. Au Japon, le terme « manga » a souvent un sens plus général que celui qui est donné ici. Pour beaucoup de monde, il recouvre, un peu comme le terme « cartoon » aux USA, à la fois la bande dessinée, le dessin de presse, la caricature et même les dessins animés car le grand public ne fait pas trop de nuances. C'est le terme « comic » qui est utilisé au Japon pour désigner la bande dessinée proprement dite.

Mangaka : Auteur de manga. Il/elle peut s'occuper du dessin, du scénario ou des deux à la fois (le cas le plus fréquent). Ils sont généralement aidés par des assistants qu'ils rémunèrent et qui sont chargés de réaliser un travail précis : tracer les cases, appliquer les trames, dessiner tout ou partie du décor, encre tout ou partie du dessin, etc.

Mangashi : Abréviation de « *manga zasshi* » (« périodique de manga »). C'est un magazine de bande dessinée. Certains sont hebdomadaires, d'autres bimensuels, mensuels, bimestriels, voire annuels. Les mangas sont tout d'abord prépubliés, au rythme d'un chapitre à la fois, avant d'être édités sous forme de volumes reliés (*tankôbon*). Ces magazines se trouvent partout, aussi bien dans les kiosques, les librairies, les distributeurs automatiques, etc. Ce sont ces mêmes magazines qui permettent la classification en termes de *shônen*, *shôjo*, *seinen*, etc. selon le public qu'ils visent.

OAV : Acronyme de *Original Animation Video*. Ce sont des animés produits pour être directement commercialisés sous la forme de DVD et non pas pour la télévision ou le cinéma.

Otaku : Terme qui désigne les personnes obsédées par l'unique objet de leur passion (mangas, animés, maquettes, jeux vidéo...) et perdent toute relation sociale, préférant souvent rester enfermées chez elles sans contact avec qui que ce soit. En français, la notion est nettement moins péjorative et fait référence aux fans de manga et/ou d'animés.

OST : Acronyme de *Original Sound Track*. Album CD reprenant les musiques d'un film, d'un *drama*, d'un animé ou d'un jeu vidéo.

Scantrad/Scanlation/Fansubbing : Le *scantrad* consiste à scanner des pages de bande dessinées originales et à traduire les textes dans une autre langue. Le *fansub* (ou *fansubbing*) concerne le travail de sous-titrage d'animés ou de *drama*. Tout ceci est distribué gratuitement et illégalement sur Internet par différents moyens de téléchargement, en principe pour faire découvrir des bandes dessinées, séries de télévision ou animés qui ne sont pas encore distribués dans une langue particulière.

Shônen/Shôjo/Seinen/Josei : Rappelons rapidement la classification des bandes dessinées japonaises pour le grand public : *shônen* pour les jeunes garçons, *shôjo* pour les jeunes filles, puis plus tard *seinen* pour les lycéens, étudiants et jeunes adultes ainsi que *josei* (on parle plutôt de *ladies comic* au Japon) pour les jeunes femmes.

Shônen ai : « Amour entre jeunes garçons ». À l'origine, il s'agit d'une sous-catégorisation du *shôjo* apparue en 1990. En Occident, le terme fait plutôt référence aux amours platoniques entre des *bishônen*.

Soft power : Notion inventée par Joseph Nye, professeur en relations internationales de l'université d'Harvard au début des années 1990. Il s'agit du pouvoir qu'un État détient dans le domaine des relations internationales grâce, non pas à son armée, mais à son rayonnement culturel et à l'influence de son mode de vie. Au Japon, cela concerne tout particulièrement l'exportation de la pop culture (mangas, animés, JPop, etc.)

Uke/Seme : Définit les comportements amoureux au sein d'un couple d'hommes homosexuels. L'*uke*, d'après le terme « *ukeru* » qui est un terme signifiant « subir » mais aussi « recevoir » dans un usage lié au sport est le stéréotype du gay passif, dominé, efféminé, alors que le *seme* (d'après « *semeru* » signifiant « attaquer » en terminologie sportive) est le stéréotype de l'actif, celui qui est dominant.

Entretien avec Benita

Benita est la jeune mangaka à qui nous avons fait appel pour vous proposer une nouvelle inédite en rapport avec le thème du yaoi. Afin de la présenter au public francophone, nous lui avons posé quelques questions sur elle-même, ses études et ses projets.

Pouvez-vous vous présenter rapidement aux lecteurs francophones ?

Je me présente, je m'appelle Benita. Il s'agit bien sûr d'un pseudonyme ! Veuillez m'en excuser. Je suis très heureuse de vous connaître.

Quel est votre parcours ? Avez-vous participé à des clubs de manga à l'école et avez-vous fait des dôjinshi ?

Il n'y avait pas de club Manga dans mon école. C'est pourquoi je suis allée dans le club Arts au collège puis dans le club Littérature au lycée. Cependant, même si ce n'étaient pas à proprement parler des clubs manga, j'en ai beaucoup lu à cette époque et j'en ai même dessiné au sein de mon club. C'est d'ailleurs lorsque j'étais au lycée que j'ai commencé à faire des *dôjinshi*, activité que je poursuis à l'heure actuelle.

Lisez-vous beaucoup de mangas, notamment de boys love ?

Je lis beaucoup de revues qui ne sont consacrées qu'au *boys love* mais cela fait maintenant trois ans que je suis plus stricte dans mes choix en me consacrant à ce que j'aime. Pour ce qui est des mangas, je dois en acheter deux ou trois par mois et il doit y avoir au plus une vingtaine de séries que j'achète et lis régulièrement.

Quels mangaka ou artistes ont pu vous influencer ?

Il y en a trop ! Néanmoins, si je devais faire un choix, il s'agirait sans doute de Kazuya Minekura. Quand j'étais au collège, sa série *Saiyuki* avait beaucoup de succès. J'achetais ses mangas, les revues où elle était publiée et je dessinais beaucoup en m'inspirant de cet univers.

En France et en Belgique, il y a peu d'écoles d'Art formant à la bande dessinée et la plupart du temps, les auteurs sont autodidactes. Il semble qu'il en soit de même au Japon. Pourquoi avoir étudié dans une école spécialisée et qu'est-ce que cela vous a apporté ?

C'est par l'éducation à distance que j'ai pour la première fois étudié le manga. Toutefois, comme je passe rapidement d'une chose à une autre, je n'ai pas réussi à me convaincre de continuer dans cette voie...



PARDON, PARDON, MAIS IL EST NOUVEAU...

C'EST PAS PARCE QUE TU DIS QU'IL EST UNIQUE QUE J'AI À SUPPORTER CA !

TE FOUS PAS DE MA GUEULE !

Excusez-le !

J'ai payé !

Broahaha



T'AS HAAA PAS ÉTÉ CAPABLE D'ALLER JUSQU'AU BOUT ALORS VIENS PAS TE PLAINDRE, NON PLUS !

P'tain

REN !!

*



ALLONS ALLONS !

COMMENT OSES-TU ?

T'AS COMPRIS MAINTENANT ALORS DÉGAGE !

Tu gênes, là

Pff

Pff



UNE FLEUR SAUVAGE

BENITA